

L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE ET SES REPRÉSENTATIONS DANS L'HISTOIRE

par Claude Nicolet

L'espace géographique et ses représentations dans l'histoire : tel est l'enjeu fondamental d'une histoire de la cartographie. Oeuvre d'art toujours précieuse et souvent admirable, la carte, sous ses multiples hypostases, est un révélateur essentiel. A la fois produit et instrument, elle tient d'un côté à tout l'équipement mental, cognitif, factuel de l'époque et des hommes qui la conçoivent et la réalisent. Elle n'est jamais simple copie, ombre portée d'une réalité qui serait un donné brut d'une « nature » à recenser : car l'homme invente cette nature (son monde à conquérir, à exploiter, à administrer ou à convertir) à la mesure exacte des fins qu'il s'y assigne. La carte reflète des connaissances orientées, mais surtout des ignorances ou des ambitions. Sa graphie est un discours, où se déroulent les symboles croisés des signes, lignes, couleurs qui permettent le coup d'oeil global et synthétique sur le cosmos autant que le survol indiscret d'Asmodée sur les parcelles du patrimoine. L'éloquence des signes vaut celle des mots : et des origines ioniennes (au Ve siècle av. J.C.) jusqu'aux plus récentes réalisations techniques, le trait et le mot sont, de fait, inséparables. Les cartes ne sont « muettes » que pour la ruse des pédagogues ou le secret soupçon des militaires. Mais ce mutisme est, au vrai, un attrape-nigaud : car précisément, dans la carte, c'est le silence des mots qui est le plus éloquent. La vraie carte dessine, déforme, informe par le trait, la couleur, la surface, l'orientation, le centrage, bref, tout ce qui est dessin, spectacle, l'exposition, sur un support plan miniaturisé, des relations d'un espace à imaginer, fini ou infini. Et ce message, qui se passe apparemment du discours articulé et du recours aux mots (de la grammaire du *logos*), se révèle, pour qui en a la clé (comme de tout symbole), plus riche souvent que le discours : c'est qu'il en résume plusieurs - que nous devons précisément explorer. Les cartes du passé, à les lire dans leurs silences, nous révéleront toujours le monde, à la fois réel et rêvé, de leurs auteurs.

Mais la carte, signe et produit des cartographes et des géographes, est aussi un instrument : elle se donne et se vend à lire, pour un public déjà constitué, ou parfois, à inventer.

Elle résume un monde, mais elle en ouvre toujours un autre. Elle va donc servir, et sur bien des registres : le voyageur, le commerçant, le savant. Mais aussi le soldat, conquérant ou gardien, le pèlerin ou le missionnaire. Mais plus encore, au niveau des Princes, de leurs conseillers, de leurs percepteurs et de leurs Préfets, elle va servir le pouvoir, sous des formes balbutiantes ou élaborées, du jour où le pouvoir se fait territorial. Elle le sert pour l'inventaire de la puissance, au premier chef : elle est là volontiers secrète, ou du moins confidentielle. Mais elle le sert aussi pour l'affectation, l'ostentation, la propagande et la gloire ; et c'est là que, joignant la précision de

la réplique (mimesis) à l'ambivalence du symbole, la splendeur du tableau, de ses couleurs et de ses ors, à la beauté du monument qui lui sert d'écrin, elle proclame les prétentions ouvertes ou les intentions cachées du Pouvoir qui l'a commanditée, dans le dialogue implicite, mais permanent, entre celui qui dessine et qui crée, celui qui paie, et ceux qui sont piégés dans le dessin. Ce jeu à trois ou quatre atteint sans doute son maximum de complexité (et d'intérêt pour l'historien) dans quelques grandes occasions, qui sont aussi des grands moments de l'Histoire : ceux où un pouvoir offre l'image d'un monde à un public qui doit aussi s'y admirer lui-même. La carte d'Agrippa, au coeur de la Rome remodelée par Auguste, proclame à la fois le triomphe de la science grecque, de la conquête romaine, de la monarchie « cosmocratique » d'Auguste : mais ce triomphe est comme offert en hommage (hypocrite) au peuple vainqueur, qui est à la fois dans la carte et devant la carte. De même, seize siècles plus tard, dans les Palais des Papes, les chefs-d'oeuvre de la cartographie scientifique « moderne », transmutés en « tableaux », affirme l'oecuménisme du Pouvoir Temporel.

Sans doute serait-il injuste et prétentieux de croire que cette conception totalisante de l'histoire de la cartographie soit nouvelle. Les érudits, savants, curieux, professionnels ou amateurs qui, depuis le XVIIIème siècle, ont, dans tous les pays sauvés, réunis, classés, conservés, publiés et commentés cartes médiévales ou modernes n'ignoraient en général rien de la richesse potentielle de ces documents. Portugais ou norvégiens, ceux qui s'intéressaient aux grandes découvertes en voyaient bien les relations avec la géographie et la puissance maritime. Ceux qui recensaient les *mappae mundi* médiévales n'en manquaient pas les implications théologiques, de même que les historiens des peintures géographiques de la Renaissance mettaient en évidence les rapports entre Science, Foi et Politique : on multiplierait les exemples.

La rencontre d'aujourd'hui, quoique forcément partielle, marque cependant, par sa seule existence quelques nouveaux jalons. Remercions donc tout d'abord Melle Pelletier et les responsables de la Bibliothèque Nationale de l'avoir rendue possible. D'abord, en intégrant à l'histoire classique de la cartographie conservée sans solution de continuité depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours, l'histoire d'une cartographie en grande partie perdue, celle des Grecs et des Romains, jusqu'ici trop souvent traitée séparément par des philologues ou archéologues, d'une part, des médiévistes ou historiens des sciences de l'autre. Or, je veux faire à ce sujet une remarque, d'ordre tout simplement heuristique : comment traiter séparément deux objets doublement entre-

mêlés ? Car si la cartographie médiévale générale, celle des **mappemondes**, dérive évidemment des modèles cosmographiques antiques (les quatre oikoumènes de Crates de Mallos), recentrés par la visée théologique des chrétiens (de même que le globe terraqué doit tout à Aristote), cette tradition au départ scientifique s'est en un millénaire estompée et déformée jusqu'à perdre, au profit de son efficacité symbolique, tout caractère opératoire : ici, la continuité disparaît et s'achève presque en rupture. Mais déjà, s'esquisse une cartographie moderne (celle des portulans, bientôt celle issue de la redécouverte de Ptolémée) qui, par des voies diverses mais convergentes - appréciation des longitudes et des latitudes, orientation précise puisque fondée sur l'usage de la boussole, enfin système correct de projection - renoue avec ce qui avait été une part fondamentale de l'apport définitif des Anciens. Qu'antiquisants et historiens de la cartographie médiévale et moderne se rencontrent et s'interrogent est sûrement bénéfique.

Je suis frappé aussi, je dois le dire, par une convergence peut-être inconsciente des méthodes qu'impose la nature de l'enquête : serions nous avant tout forcément «philologues» (au sens allemand), c'est à dire lecteurs et recoupeurs de textes ? Christian Jacob et F. Lestringant montrent chacun que la cartographie des époques qu'ils étudient se nourrit, ou s'éclaire, de la grammaire, de la philosophie, de la poésie : pour nous qui devons la décrypter (ou la reconstituer), mais aussi pour le spectateur ou l'usager contemporain. Ce n'est pas autrement, c'est à dire en philologue, que j'ai dû procéder pour l'époque d'Auguste. Mais inversement la carte, ou la vision du monde qu'elle suppose, explique l'intention cachée des textes. Ainsi l'on montre que le voile de cosmographie antique ou chrétienne dont se parent les poètes du XVI^{ème} siècle, loin de prouver leur indifférence aux nouvelles réalités géographiques, ne sert qu'à révéler, ou qu'à exciter, les ambitions très précises des Princes. J'ai cru pouvoir montrer, récemment, que de très brefs passages de Plutarque et de Dion, sur les projets de «fuite» d'Antoine et Cléopâtre après la défaite d'Actium, vers l'Inde, ou vers l'Espagne et la Gaule, loin d'être des erreurs de la tradition, révèlent un projet, éphémère mais grandiose, de circumnavigation de l'Afrique bien digne du mirage alexandrin où s'étaient complus les deux amants. N'est-ce pas aussi par la «philologie» - celle qui s'attache aux textes théologiques - qu'il faut éclairer certaines cartes médiévales ; et ce sont les textes philosophiques ou scientifiques, d'Aristote à Michel Scot ou Buridan, qui nous font comprendre les blocages de la cartographie tardo-médiévale, jusqu'au retour à la tradition de Ptolémée. Tant il est vrai qu'essayer d'emprisonner la terre habitée, l'Océan, le Globe dans une représentation cohérente met en cause, de proche en proche, ce que l'on appellera, selon le degré de pertinence scientifique que nous lui prêtons, une cosmogonie ou cosmographie. Et, dans ces matières, il doit y avoir (il y a sans doute) des correspondances à explorer entre les divers ordres du savoir : la géographie alexandrine doit sans doute beaucoup à la grammaire ou

à la logique de l'Ecole d'un côté, mais de l'autre, le monde «fini» du XV^{ème} siècle, qui a révélé un «nouveau» monde que les Anciens, pourtant, avaient non pas deviné mais clairement **déduit**, doit s'accommoder tant bien que mal du thomisme : on sait la suite. Unité du savoir, que montre la carte, toujours à la croisée exacte du connu et de l'inconnu. Mais aussi, faiblesses et tâtonnements, conflits douloureux de l'expérience et du dogme.

Un dernier point. Notre itinéraire (trop rapide bien sûr) nous a menés des cercles du pouvoir dans les villes antiques, Alexandrie et Rome, aux bureaux statistiques des grands «états modernes», qui sont, entre autres, des états territoriaux. Mais l'Empire romain l'avait déjà été, dans un sens. Et précisément nous voyons s'opérer, à 15 siècles de distance, la même convergence entre les entreprises cartographiques de tous ordres, pour connaître, représenter et contrôler l'espace et les entreprises d'inventaire systématique des ressources matérielles et humaines du territoire possédé, qu'il faut aussi administrer. Les formes de ces inventaires, leur échelle et leurs limites, peuvent sans doute varier, dans le temps ou dans l'espace. Ils ont cependant en commun une préoccupation majeure : ordonner le réel par le décompte ; la numération, l'outil mathématique, même sommaire. Y verrons-nous un trait de «modernité» ? Le mot a pu m'échapper : il est terriblement équivoque. Il est sûr qu'au XVIII^{ème} siècle, ce parti-pris mathématique, statistique, s'intègre dans un vaste mouvement qui identifie «modernité» et «sciences positives», y compris dans l'art de gouverner. Mais les préhistoriens, les anthropologues, les orientalistes ne nous montrent-ils pas l'inventaire, le décompte aux origines mêmes des grands Empires, aux origines sans doute de l'écriture ? Ce «moderne» -là serait peut-être un des «paliers d'acquisition permanents» (j'emprunte le concept aux préhistoriens) les plus précoces, donc les plus archaïques, de l'humanité. Au demeurant, en faire l'histoire exacte n'en est pas moins nécessaire ; et dans cette histoire, à chaque époque, vient s'insérer la «carte» qui correspond à ces techniques d'inventaire - ici un peu plus «odologique», là un peu plus géométrique, rarement réduite à une seule de ces hypostases. L'histoire de la cartographie (et de la géographie, inséparables) sera de ce fait un élément essentiel de l'histoire des cités et des Etats ; et d'une histoire pratique, existentielle, des moyens et des projets du pouvoir. Mais n'est ce pas un pari impossible d'isoler, dans le champ de l'histoire, ce domaine du rationnel et presque du positif, alors que pour les contemporains, il coexistait sans mal avec la pensée mythique, cosmologique, symbolique ? Ce dualisme foncier de toute la pensée «scientifique et politique» jusqu'aux révolutions épistémologiques des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, ne peut être nié. Suivre le fil d'Ariane de la «mesure» du monde - et, en particulier, de la mesure géographique et cartographique - ne peut être, tout au plus, qu'une hypothèse de travail, opératoire à la seule condition qu'on n'oublie pas, l'analyse terminée, l'infinie complexité du réel. A la limite, toujours, entre les exigences de la science et les espaces de l'imaginaire, l'étude des cartes nous y incitera de manière exemplaire.